L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 19 MARS 1893

AU SOIR TOMBANT.

I

Ils s'en vont tous deux, se réchauffant l'un contre l'autre ; et, la tâche faite, le jour tombant bien vite, ils descendent la côte, doucement, se tenant par la main, comme ils ont toujours été, un peu courbés par l'âge, dans la lassitude de l'étape finie.

Tous les soirs, quand dehors les mortes se ferment et qu'on n'entend plus que la plainte des heures, dont les méchées fréneses grelottent au clocher, ils sont assis, en face l'un de l'autre, dans la grande cheminée où se réchauffèrent tour à tour des bouches blondes et des rides : et là, leurs vieilles mains se cherchant au dessus de la braise, ils se regardent, attendris, n'ayant plus rien à se dire, s'étant tout dit depuis longtemps.—Car voilà soixante ans que ces choses là durent, et qu'ils s'en vont de la sorte dans la vie, avec cette joie et cette force d'être deux, de s'appuyer l'un contre l'autre, toujours plus ensemble, et aussi plus pareils, deux petits vieux tremblants et maigres, tout à fait ressemblants.

Ils s'engourdissent ainsi, dans ce recueillement des vieillards qui semble une constante prière, dont les intervalles sont coupés d'un seul mot :

—Lise.....

—Marc.....

Ils n'en disent pas plus, mais cela leur suffit. Ces deux noms renferment deux vies qui n'en font qu'une, comme ils paraissent ne faire à eux deux qu'une seule personne. Et c'est, pour les petits vieux, tout le passé qui remonte, où le refont la route dont leurs pieds ont saigné, dont les distances sont marquées par des pierres blanches et par des bornes douloureuses, robes de deuil et robes de noce, layettes et linceuls.....

—Lise.....

—Marc.....

Et voici ce que cela veut dire :

II

C'était un clair matin d'avril, humide, dans la gaieté des branches reverdies. Marc avait vingt ans alors, et des cheveux blonds qui boulaient tout seuls. Il s'en allait trouver le vieux papa Jérôme :

—J'aime Lise.... Donnez-la moi....

Or les lointaines cloches sonnant le carillon d'amour !.... Lise toute blanche.... Les oiseaux du bon Dieu la regardant passer, sur le bord des corniches.... Puis, le repas de noces, tel qu'on n'en sait plus faire, l'oncle Jacques dansant le menuet, comme il l'avait appris au temps du roi Louis XV.... puis, le soir tombé.....

Puis.....

Ce furent des beaux jours, ceux-là !

—Lise.....

Oui, oui, elle comprend. Elle se rappelle bien le matin où, rougissante, elle dit, un secret à l'oreille de Marc. Et ce devait être une joie, car un baiser lui en colorilla les lèvres, et comme l'oncle Jacques entrait :

—Eh ! l'oncle Jacques, on va se régaler d'un verre.....

Et le vieux malin qui clignait des paupières :

—Quoi qu'y a ?.... quoi qu'y a ?....

—La première, ils vonirent l'appeler Geneviève.... Puis, le second, Paul.... Du bien beaux jours encore !

—Pas, Marc ?

Après les layettes, l'école.... Après ?.... Un jour, Geneviève s'en allait au bras d'un homme qu'elle aimait. Lise et Marc vieillissaient. Au tour des jeunes.

Le petit Paul avait dix ans, alors.

Puis, un soir, à la nuit tombante, comme Lise allumait la lampe, on frappait à la porte des toutes épeurés.

—Qu'est-là ?

C'était Genevève ; elle sautait au cou de sa mère en sanglotant :

—Le lâche !.. dire qu'il m'a quittée !

Doucement, les larmes presque sèches, elle posait sur le lit un paquet plié dans une mantle, et Lise, la lampe haute, voyait dans les lourds plis d'étoffe une jolie figure d'enfant qui dormait son innocence, une risette aux lèvres les petits poings fermés, toute rose sous la lumière.

Elle s'appelle Jeannine, fit la jeune femme, oubliant sa tristesse à ce sourire.

Et la grand'mère posait lentement un baiser craintif sur les boucles.

—Nous l'élèverons ensemble, veux-tu ?.....

Geneviève partit la première. Cet abandon l'avait tuée. Elle traîna un bout de temps sa mélancolie d'essaulée. Puis, elle s'en alla, par un jour de grand vent qui faisait claquer les draps sur le cercueil.....

Paul avait attrapé ses moustaches. Le régiment l'appelait. Il s'en fut, en chantant .....

Maintenant, il dort là-bas, dans les labours de Sérregumines, avec un gros trou rouge au front.

Et quand les vieux regardent, accrochés au dessus de la table, la photographie de sa grand caporal aux yeux bruns, leurs mains se serrent plus fort parmi leurs l'âtre, et les noms "Lise..... Marc....", tendrement répétés, ont une inflexion douloureuse—comme un long sanglot pour ceux qui ne sont plus.

III

Jeannine....

C'était le coup de soleil dans la maison, cette fillette alerte et gaie. Les vieux adoraient ses folies, ces mutineries de gamine. Tout leur présent, tout leur avenir, tout ce qui restait de la famille. Oh ! la morte pouvait être tranquille : sa Jeannine était bien soignée !

Et si douce, si aimante !

—Bon papa..... Bonne maman.....

La maison s'emplissait de sa voix claire, du rire de ses cinq ans. Elle trottait, tirant le lourd fauteuil près du feu pour grand-père, éclairant le logis, ou ses grands yeux ouvraient des coins d'azur. Tous les matins, quand Marc se réveillait, —tac ! tac !—et c'était elle, apportant la tasse de lait chaud et le pain beurré, à croire apprécisante. Elle arrivait, un pli aux lèvres, soufflant gestimeut sur la tasse, à tout petits pas, pour ne rien renverser.....

—Tiens grand père.....

Un matin, grand-père attendit en vain que le gentil moineau, tapant aux vitres, vînt lui apporter son déjeuner.

Et quand il se leva, il trouva Lise affaissée, les mains jointes, près du lit où leur petite fille avait les yeux assoupis sur ses joues brûlantes de fièvre.

Et les deux vieux se regardèrent, sentant bien qu'en la leur prendrait, elle aussi.

Quand ils vireat partir le cercueil de la fillette, emportant le dernier morceau de leur bonheur, ils furent pris d'un tremblement de tête qui ne devait plus les quitter.

IV

Après midi, tous les jours, Marc se lève de son fauteuil, décroche son chapeau :

—Allons, Lise.... viens tu ?

Elle ne demande pas où l'on va. Elle le sait bien, la pauvre visille. Et les voilà partis, bras dessus, bras dessous, lui un peu plus courbé qu'elle, appuyé sur sa canne, à pas cassés, lentement. Ils mettent bien une demi-heure pour faire ce bout de route.

Puis, le petit clos des morts apparaît avec ses maïs bas verdis de mousse, dépassés de deux ou trois cyprès, et sa porte grillée dont la croix s'effile sur le ciel. Lise pousse la grille, qui s'ouvre avec un grincement rouillé,—car on n'entre pas souvent au village. Les tombes, sans ordres, oreusées au jour le jour, sont tièdement ensoleillées. On voit par endroit l'herbe un peu plus haute et un peu plus serrée, ce qui veut dire que qu'un repose là dessous ; ou bien, en écartant des branches, on aperçoit la blancheur d'une pierre, et un nom effacé, oublié dans l'odeur fraîche du gazon. Deci, de-là, une couronne se fane sur une croix de bois. Et quelque fois on trouve, dans un coin, près d'hortensias arrachées, de la terre jaune fraîchement remuée. Une paix élargie tombe sur ces sommeils, le silence des champs déserts, sur lesquels tournoient des vols d'hirondelles.

Lise et Marc, chaque jour, pourvu que les horizons ne soient pas rayés de pluies ou ourlés de neige, viennent tenir compagnie à ceux qui sont partis.

—C'est un peu notre maison, dit Marc. Ils sont assis sur une pierre de tombe, près de tous, car tous dorment à côté.

Ils pensent à Paul, qui est seul, loin du pays. Lise sort son tricot, le bas qu'elle avait commencé pour Jeannine, et qu'elle a continué quand même, après le malheur. Comme ça, il lui semble un peu plus que son enfant n'est pas morte..... Et tout de même, le bas ne va pas vite, les mailles se perdant souvent sous des larmes ambrées, qui brouillent les lunettes et empêchent d'y voir clair.

Puis, comme le soir tombe et que les chansons des travailleurs rentrent des champs, les vieux disent bonjour aux leurs comme à un enfant qu'on couche, sachant qu'ils reviendront toujours jusqu'à ce qu'ils n'aient plus à partir.

Et ils rentrent, sans se presser, car il n'y a pas loin du cimetière à leur demeure—et personne ne les attend.

V

Lise laisse tomber le bas de Jeannine.....

—Mon Dieu !..... Je n'y vois plus.....

Le lendemain, elle ne se lève pas.

—A bientôt, Marc..... Je vais les revoir tous..... Je leur dirai que tu vas venir.....

Marc suit le cercueil, un peu plus courbé que de coutume. La route est poudrée de soleil. Marc ne voit que cette lumière, et un coin d'ombre, au tournant du chemin. Le cimetière est, comme toujours, paisible et lumineux. Seulement, une fosse tombe fraîche s'ouvre à côté d'une tombe d'enfant. Le cercueil descend dans un bruit de cordes et de terre qui s'ébroule.

Le pauvre vieux sent ces mottes lui tomber sur le cœur.

Et puis, il reste seul, se demandant s'il s'en ira de là, se disant que ce n'est pas la peine, puisqu'il y sont tous maintenant,—qu'il lui faudra revenir tous les jours sans personne, qu'un des fauteuils est vide au coin du feu, avec un bas d'enfant par terre.....

—Lise..... Lise.....

Et dans la nuit qui tombe, il les voit, tous les réunis, l'appelant au bout de la route : "Grand-papa, nous l'attendons !" comme tu se fâché tout le long du chemin !....", tandis que leurs chères mains se tendent pour l'aider à descendre de la grimbarde où s'attarde sa vieille vie.

JEAN MADELEINE.

On répète, généralement, une pièce à spectacle ; tout à coup, un grand désarroi sur la scène.

—Qu'y a-t-il ? demande le directeur.

—C'est le chef machiniste qui vient de se tuer en tombant des frises.

Le directeur, furieux :

—Eh bien ! si ça marche comme ça, à la première !

Au dernier bal de l'Opéra :

Un nez de carton, se plantant devant un domino bleu.—Je te connais, beau masque.

Le domino.—Je ne crois pas. Mais moi, je te reconnais à la couleur de tes paroles.

Le nez de carton.—Quelle couleur ?

Le domino.—Jaune serin, parbleu !

X..... est un pianiste amateur qui a la manie, quand il est en soirée, de se river au piano et de jouer, sans désemparer, les morceaux les plus longs de son répertoire.

Z..... disait de lui :

—Cet animal là, on ne sait pas exactement s'il joue en *fa* ou en *sol*, mais ce dont on est certain c'est que c'est en *ut*.

A ne assaut du cercle de l'escrime, Scholl était occupé à consoler un tireur malheureux :

—Ne vous désolez pas, mon ami, disait le maître chroniqueur. Les meilleures bottes ont leur revers !

On parlait, dans un salon féminin, de la petite Mme Z.....

—Quel malheur, disait une bonne langue, qu'elle n'ait pas d'esprit de conduite !

—Pas d'esprit de conduite, se récria la maîtresse de la maison. Mais, ma chère, elle mène son mari par le bout du nez !

Quelques électeurs grincheux reprochent à leur "élu" d'avoir reçu de l'argent à propos de certains projets de loi où l'intérêt public a été largement sacrifié à des intérêts particuliers.

Le député, qui n'a pas oublié que son élection lui a coûté assez cher, répond, cyniquement :

—J'achète bien vos votes ; pourquoi ne vendrais-je pas les miens !

Gribollard, qui a perdu sa femme, a commandé un enterrement magnifique. Pendant la cérémonie il ne cesse de pleurer.

—Vous devez avoir beaucoup de chagrin, gémit un invité.

—N'en doutez pas : si vous savez combien cet enterrement va me coûter !

Dans un ménage d'ouvrier :

Le père est au lit, tout à fait mal ; son fils le garde, taudis que la ménagère est aux provisions.... cher le pharmacien.

—Ah ! mon vieux, je crois que ça y est, cette fois, fait le malade. Je vais cracser ma pipe !

—Qu'est-ce une ça fait, petit père ? répond l'enfant. Maman t'en achètera une autre !

On parle, devant Calino, de l'impôt sur les pianos.

—Moi, je ne déclarerai pas le mien, dit il.

—Mais les voisins vous entendront ; il se trouvera toujours une âme charitable pour vous dénoncer.

—Pas de cas, je sais ce que je ferai : je casserai toutes les cordes de mon instrument. Bien malin qui m'entendra !

LE NEVEU DE LA FRUITIÈRE.

I

—Comment, malheureux !—répétait à son fils le père Lazare, cuisinier à Versailles,—tu aurais six ans bientôt, et tu ne possèdes pas encore le moindre talent d'agrément ; tu ne sais ni tourner la broche, ni écumer le pot !

Il faut avouer que le père Lazare avait quelque raison dans ses réprimandes, car, au moment où se passe cette scène, en 1776, il venait de surprendre son héritier présomptif en flagrant délit d'espièglerie et de paresse, s'escrimant, armé d'une brochette en guise de fleuret, contre le mur enfumé de la cuisine, sans souci d'une volaille, qui attendait piteusement sur la table le moment d'être empalée, et de la marmite paternelle, qui jetait en murmurant des cascades d'écume dans les cendres.

—Allons, pardonnez-lui et embrassez-le, ce pauvre enfant : il ne le fera plus ! vivait une paysanne jeune encore, fruitière à Montreuil, et sœur de l'irritable cuisinier.

Martha—c'était son nom—était venue à Versailles sous prétexte de consulter son frère sur je ne sais quel procès, mais en réalité pour apporter des baisers et des pêches à son neveu dont elle était folle. Tout, dans le caractère et l'extérieur de cet enfant, pouvait justifier cette affection extraordinaire, car il était espiègle et turbulent, mais bon et sensible, et gentil, gentil !..... qu'on se tenait à quatre en le voyant pour ne pas manger de caresses ses petites joues, plus fraîches et plus vermeilles que les pêches de sa tante. Mais le père Lazare grondait toujours.

—Six ans ! répétait-il, et ne pas savoir écumer le pot !..... je ne pourrai jamais rien faire de cet enfant là !.....

Le père Lazare, voyez vous, était un de ces cuisiniers renforcés et fanatiques qui regardent leur métier comme le premier de tous, comme un art, comme un culte, dont la main ne peut poser fièrement sur un coureau de cuisine comme celle d'un pacha sur son yatagan, qui dépouillent une oie avec l'air solennel d'un hiérophante consultant les entrailles sacrées battant une omelette avec la majesté d'un Xerxès fouettant la mer, qui blanchissent sous l'innombrable bonnet de coton, et tiendraient volontiers, en mourant, la queue d'une poêle, comme les Indiens dévots tiennent, dit-on, la queue d'une vache.

Il n'y a plus de ces hommes là.

Quant à Martha la fruitière, c'était une bonne et simple créature, si bonne qu'elle en était..... non pas bête, comme on dit ordinairement, mais, au contraire, spirituelle ; oui, elle trouvait parfois dans son cœur des façons de parler, touchantes et passionnées, que M. de Voltaire lui même, le grand homme d'alors, n'eût jamais trouvées sous sa perrouque.

Il y a encore de ces femmes là.

—Eh ! dit-elle, émue et pleurant presque de voir pleurer son petit Lazare, vous savez, ce grand bahut que vous trouvez si commode pour serrer la vaisselle, et que j'ai refusé de vous vendre ?.. je vous le céderai maintenant si vous le voulez.

—J'en donne encore dix livres, comme avant

—Frère, j'en veux davantage.

—Allons, dix livres dix sous ; et n'en parlons plus.

—Oh ! tu exige plus encore : c'est un trésor que je vend !

Le père Lazare regarda sa sœur fixement, comme pour voir si elle n'était pas folle.

—Oui, pourantvit-elle, je veux mon petit Lazare chez moi, et pour moi toute seule : dès ce soir, si vous y consentez le bahut est à vous, et j'emmènerai le petit à Montreuil.

Le frère de Marthe fit bien quelques difficultés, car au fond il était bon homme du bon père ; mais l'enfant en litige lui faisait faire, suivant son expression, tant de mauvais sang et de mauvaises sances !..... les instances de Marthe étaient si vives !..... et, d'un autre côté, le bahut en question était si commode pour serrer la vaisselle !..... enfin, il céda.

II

—Viens, mon enfant, viens ! disait Marthe, en entraînant le petit Lazare vers sa carriole. tu seras mieux chez moi, au milieu de mes pommes d'api, que tu mangeas avec tant de plaisir, quelques la société des oies rôties de ton père.....

Pauvre enfant ! tu aurais pétri dans une fomée..... Vois plutôt.—ajouta-t-elle avec une naïve épouvante,—mon bonnet de violettes, si frais tout à l'heure, est déjà fané !..... Oh ! viens et marchons vite : si ton père allait se dédire et te revoulloir !

Et elle entraînait sa proie si vite que les passants l'ensent pris, à coup sûr, sans sa mise décente et l'allure libre et gaie d'un jeune compagnon, pour une bohémienne volenas d'enfants.

Le premier soin que prit la bonne tante, après avoir installé son neveu chez elle, fut de lui apprendre elle même à lire, ce dont le père Lazare ne fut jamais avisé ; car, totalement dépourvu d'intuition, le brave homme n'en connaissait pas le prix, et en l'était bien étonné, je vous jure, en lui apprenant qu'une des plumes qu'il arrachait avec tant d'insouciance à l'aile de ses oies pouvait, tombée entre des mains habiles, faire rêver le monde.

Le petit Lazare comprit vite, et avec tant d'ardeur, que l'institutrice était souvent obligée de fermer le livre la première, et de lui dire : "Assez, mon ami, assez pour aujourd'hui : maintenant, va jouer, soit bien sage, et amusetoi bien."

Et l'enfant d'obéir et de chevancher à grand bruit dans la maison ou devant la porte, un bâton entre les jambes.

Quelquefois l'innocente montre semblait prendre le mors aux dents.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! il va tomber ! s'écriait alors la bonne Martha qui suivait l'écuyer des yeux.

Mais elle le voyait bientôt dompter, diriger, éperonner son manche à balai avec toute la dextérité et l'aplomb d'un vieux sorcière, et rassurée, lui souriait de sa fenêtre comme une reine du haut de son balcon.

Cet instinct belliqueux ne fit qu'augmenter avec l'âge ; si bien qu'à dix ans, il fut nommé, d'une voix unanime, général en chef par la moitié des bambins de Montreuil qui disputaient alors, séparés en deux camps, la possession d'un mât de merle. Inutile de dire qu'il justifia cette distinction par des prodiges d'habileté et de valeur. On prépend qu'il lui arriva même de gagner quatre batailles en un jour, fait inouï dans les annales militaires.—Napoléon lui-même n'alla jamais jusqu'à trois.—Mais son haut grade et ses victoires ne rendirent pas Lazare plus fier qu'auparavant, et sous les soins le baiser filial accoutumé n'en claquait pas moins franc sur les joues de la fruitière.

Mais, hélas ! la guerre a des chances terribles, et un beau jour le conquérant éprouva une mésaventure qui faillit le dégoûter à jamais de la manie des conquêtes.

Voici le fait :

Comme il se baissait pour observer les mouvements de l'ennemi, la main appuyée sur un tronc d'arbre et à peu près dans la posture de Napoléon pointant une batterie à Montmirail, le pantalon du général observateur craqua, et se déchira par derrière, où venait de naître, laissant pendre et flotter un large bout de la petite chemise que Marthe avait blanchie et repassée la veille. A cette vue, les héros de Montreuil poufferent de rire, tant fort que l'ennemi fut prêt à faire de même. Le général comme un homme sûr de soi, sut rester cette fois, et, rallia ses troupes, mais, dès ce jour, il ne parut plus à l'ennemi.

Le pauvre vieux soldat qui venait de temps en temps chez Marthe, sa parente éloignée, fumer sa pipe au coin de l'âtre, et se réchauffer le cœur d'un vieux tuyau de satafia, n'avait pas manqué d'y raconter longuement comme quoi lui et le maréchal de Saxe avaient gagné la célèbre bataille. Je vous laisse à penser si ce récit inexact, mais chaud, avait dû enflammer l'imagination du jeune auditeur. Depuis lors, il ne rêvait du système de Lazare, ne cesse plaffer les chevaux, siffler les balles, tonner sur les canons ; et plus d'une fois, seul dans sa petite chambre, il se fit en pensée acteur de ce grand drame militaire.

Il eût fallu le voir alors trépigner, bondir et crier :

—Tirez les premiers, messieurs les Anglais !—Maréchal, notre cavalerie est repoussée !—La colonne ennemi est inébranlable !—En avant, la maison du roi !—Pif ! paf !..... bravo ! bravo ! Bravo ! le carré anglais est enfoncé ! —A nous la victoire !

Le pauvre Lazare se croyait pour le moins alors écuyer de Louis XV ou colonel. Une pareille ambition vous fait rire, mais quoi ! c'est été miracle, n'est-ce pas, que le fils de la fruitière ait pu s'élever si haut ? Oui, mais songez vous que nous approchons de 1789, époque féconde en miracles, et écoutez :

III

Lazare, engagé d'abord dans les gardes françaises, malgré les larmes de sa tante, qu'il fit bien un partant de consoler par ses caresses, ne tarda pas à devenir sergent. Puis le siècle marche, et la fortune de bien des sergents aussi. Bref, de grade en grade, il devint..... devinez.....

—Colonel ?

—Il n'y avait plus de colonels.

—Ecuyer du roi ?

—Il n'y avait plus de roi..... Vous ne devinez pas ?..... Eh bien ! Lazare, le fils du cuisinier de Lazare, le neveu de la fruitière, devint général.

Non plus général pour rire et en case que de papier ; mais général pour de bon, avec un chapeau empanaché et un habit brodé d'or,—général en chef, général d'une grande armée française, rien que cela, et si vous en doutez, ouvrez l'histoire moderne, et vous y lirez avec étonnement les belles et grandes actions du général Hoche !

Hoche était le nom de famille de Lazare.

Hâtons nous de dire à sa louange que ses victoires, bien sérieuses quelle fût, le laissèrent aussi modeste et aussi bon que ses victoires enfantines à Montreuil ; aussi, lorsqu'un jour de revue, il passait au galop devant le front de son armée, il y avait encore, au fond de chaque rang, une bonne vieille femme qui essuyait des yeux le beau général, haletante de plaisir et de crainte, et répétant comme vingt ans auparavant : "Mon Dieu, mon Dieu ! il va tomber !"

Il avait un ennemi : grondeur de Versailles, il était aussi, équivoquement, voir donné un héros à la patrie, répétant avec un certain air de suffisance à ceux qui l'en félicitaient :

—Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à élever cet enfant là !.....

Mais, quoi qu'il en soit, ce fut, en l'an 1793, le 5 fr. pour le Tres Ordinaire (sur place), 5½fr. pour le Bas (sur place).

La Meilleure Cure Pour

Toutes les maladies de la Gorge et des Poumons est le **Pectoral-Cerise d'Ayer.** Il n'a point d'égal comme remède curatif de la toux.

La Bronchite.

"Quand j'étais jeune garçon, j'avais une maladie bronchique d'un charactère tellement persistant et opiniâtre, que le médecin la prononça incurable avec les remèdes ordinaires, mais me recommanda d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et un flacon me guérit. Depuis les quinze dernières années, j'ai fait usage de cette préparation avec de bons résultats toutes les fois que j'ai attrapé un mauvais rhume, et je connais un grand nombre de personnes qui l'ont toujours sous la main chez elles, ne se considérant point sauves en étant dépourvues." — J. C. Woodson, Maître de Poste, Forest Hill, W. Va.

La Toux.

"Pendant plus de vingt-cinq ans j'ai souffert d'une maladie des poumons, accompagnée d'une toux si violente, parfois, jusqu'à occasionner une hémorragie, les paroxismes durant fréquemment trois ou quatre heures. Je fus amené à faire l'essai du Pectoral-Cerise d'Ayer, et après en avoir pris quatre flacons, je fut entièrement guéri." — Franz Hoffman, Clay Centre, Kans.

La Grippe.

"Le printemps dernier je tombai malade de la grippe. Parfois j'étais complétement abattu, et si difficile était ma respiration que ma poitrine semblait être renfermée dans une cage de fer. Je me procurai du flacon du Pectoral-Cerise d'Ayer, et pas plus tôt eus-je commencé à en prendre que le soulagement suivit. Je ne pouvais croire que l'effet eut été si rapide et la guérison si complète." — W. H. Williams, Cook City, S. Dak.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix $1, six flacons, $5.

Prompt à agir, sûr de guérir.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 18 mars 1893.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'hier cette semaine.....	$1,931,863 00	$177,637 00
Même temps la semaine dernière..	1,974,763 00	228,939 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banque.

MONNAIE. — Souverains Victoria, $4 80 à 4 90 ; 20 francs, $3 80 à 3 90 ; doublons espagnols, $15 40 à 15 60 ; 25 pesetas espagnole, $4 70, or léger américain, 97 à 97½c ; argent mutilé américain 72 à 75 par oz ; dollars mexicains, 63 à 65 ; sols péruviens, 59 à 60 ; pesos chiliens, 59 à 60 ; argent anglais, par £, $4 80 à 4 85 ; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80 à 4 90 ; billets de la Banque de France, 18¾ à 19.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans. La demande continue bonne, le montant est considérable et les taux faciles.

Papier exceptionnel	7 —
do A1	8
Prêts sur garanties collatérales	5 6
Time do do	6 7
Papier hypothécaire	8

New-York—Taux de l'argent 2 0/0.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 2½, consols 98 3/16 ex int. pour l'argent, 98⅞ pour l'argent à terme ; U. S. 4 s —.

Paris—Rentes—98 05.

Argent en lingots par oz 3d. Londres 38 3/16, New York 83¾ à 83⅞. Nile-Orléans 83.

CHANGE.

REICHSMARKS—94 11/16	
STERLING—Le marché est stable	
Commercial (60 jours).....	4⅞ 484½
Traites de banques (60 jours).....	486
Les FRANCS sont plus stables	
France de commerce (60 jours).....	5.20
Traite de banques (60 jours).....	5.16¾
Le CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est stable.	
Traites de commerce 75c. de prime.	
Traites de banques pour confirmation $1 50 de prime.	

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Actes de 11 A. M

40 actions du Carrollton RR. Co	114
$500 Atchafalaya Levee Bds	97
$1,000 Bons à prime	165¾
$20,000 Bons à crime (Selle to drawing)	165¾
70 actions N O Brewing Ass	103
17 actions N O Brewing Ass	102½
50 actions du Union National Bank	132
13 actions Germania Insurance Co	90
15 actions N O Gas Association	18

Entre les appels de 11 A. M et de 12 M

$10,000 New Orleans Belle City Railroad 6s	94¾
$1,000 do do do (Regular)	94¾
$5,000 do do do (Scrip May)	94¾
$1,000 N O Brewing Ass 1st Bonds	106¾

ACTIONS ET BONDS

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Valeur	Offre Demande
Banques.	au pair	de
American National	100	142
Bank of Commerce	10	16¾
Central Banking Co	100	—
Citizens'	100	90¾ 93
N. O. Co-operative B'k'g Ass	25	20 22½
Commercial National	100	220
Germania Savings	100	300
Hibernia National	100	240
Louisiana National	100	107
Metropolitan	100	170 185
Mutual National	100	110 111
N. O. National	100	750
People's	50	110½ 112
Southern National	100	—
Union National	100	127
Unites States National	100	134
Western National	100	356 360
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins	100	40½ 50½
Louisiana Ins	100	10½ 12
Germania Ins Co	100	90
Hibernia Ins	100	—
Home Ins	100	80 94
Lafayette	50	73
Merchants Ins Co	100	70 80
Mississippi Valley Ins	100	107
New Orleans Ins. Ass	30	18½ 20
Sun Mutual Ins	100	—
Southern Ins. Co	100	—
Teutonia	100	120
Chemins de fer urbains.		
Carrollton	100	142½ 145
Crescent City	100	130 135
Canal and Claiborne	40	46
New Orleans City	100	130 131
Orleans	25	60
St-Charles Street	50	93½
Privilege on Carrollton RR.		—
Actions diverses.		
O. C. Slaughterhouse	50	45½ 48
Imp. Bonded Warehouse	100	—
Jefferson City Gas Light Co	100	75 85
Commercial Gas	100	—
Louisiana Ice Man. Co	50	—
Mutual Ice Com. Ass	100	—
N. O. Gas Light Co	100	107½
N. O. Waterworks Co	100	114½
N. O. Brewing Ass	100	102½ 103
Jackson Brewing Co	100	—
N. O. Cold Storage Co	100	—
French Opera Association	50	—
Sugar Shed Co	60	29 30
Louisiana Electric Light Co	100	—
Standard Guano & Chem. Co	100	—
St. Martin Coal Works	100	—
Standard Fiber Co. Cof Chicago	10	1¾ 2½
Comb. T. Stand	100	—
M. L. & B. Ass		—
Edison Elec. Illuminating Co		—
Takomina Ferment Co		—
Rosetta Gravel	100	—
Varis Theatre		—
Graham P. S. Co	10	—
Cherokee Iron Man'f'g Co		—
Ice Manufacture Co		—
Independent Oil Works		—
Pelican Insurance		—
Electric Coke & Coke Co		—
Louisiana Furniture Co		—
Southern Athletic Club		—
Young Men's Ath Club		—
N. O. & North Eastern RR		—
Independ. Cotton Oil Bonds		—
Amer. Cof Oil Deb		—
Washington Artillery Bonds		—
Algiers Bras. Ass. 1st Mort.		—
Bond (Gold)		—
Bons.		
Constitutional Bds		—
Old Louisiana 4s		—
New Orleans		94¾ 95
Atchafalaya Levee Bds		97
Bossier Lev. Bds		95
Caddo Levee Bonds		91
5th District Levee Bds		99
Lafourche Lev Bds		96
Lake Borgne Lev. Bd		94
Pontchartrain Lev Bonds 10 yrs		97½
Pontchartrain Lev Bonds 15 yrs		97½
Pontchartrain Lev Bonds 20 yrs		94
Red River Atch & S. R Bds		85
Tensas Basin Bonds		94 102
Carrollton		112½ 116
Carrollton		114 116
Carrollton		113 116
Jackson Brewery 1st Mort Bds		—
City 4s		101½ 102
Premiums		165 166
Drainage Warrants number		—
Privilege on Premiums		—
Extended Consol		103
Extended 6s, Consol. Crescent		103½ 104½
Extended 6s		103
Extended 6s. R. R.		—
Extended 6s. Waterworks		—
Extended 6s. Park		—
City Elevator certificates		—
Consolidated coupons		—
City 5s		—
City 7s. old		—
City 7s. new		—
City 7s. gold		—
Houston Funding		—
Houston Reg. Conp		—
Bons divers.		
United States 4s		—
Cotton Exchange Stock		—
Board of Trade Stock		—
Produce Exchange Stock		—
Mech., Dealers and Lumb. Ex		—
Sugar Exchange		—
Pickwick and Club St. R. R. mort		—
City R. R. N O R. R.		—
Morgan's L. and T. R. R. 7s	120	120½
Morgan's L. and T. R. R. 6s	117	120
New Orleans Gas bonds		—
Tex. & Pacific RR. 1st gold mort.	76	—
Mobile & Ohio RR. 2d gold mort.		—
St-Charles Hotel Co. mort		—
Crescent City R.R. 1st		—
Crescent City R.R. 2d		—
N. O. City Railroad Co. mort	120	125
St-Charles St. RR. Co. mort. 15 yrs		—
Carrollton RR. Co. mort		—
Carrollton RR. Co. mort. (1893)		—
Carrollton RR. Co. mort. (1906)		—
N. O. Waterworks Co. 1st mort.		—
N. O. Brewing Association bonds	106¾	107¾
Louisiana Ice Man. Co. 1st mort.	100	—
Louisiana Ice Man. Co. 2d mort.		—
Louisiana Ice Man. Co. 3d mort.		—
La. Elect. Light Co. 1st mort.		—
La. Elect. Light Co. 2d mort.		—
Cherokee mort Bonds		—
Clyton Land Company bonds		—
Gibbons bonds		—
Lewis S. Cotton Press mort		—
Cotton Exchange 1st mort		—
Certificats et Warrants.		
State Warrants, ordinary, 1884		—
State Warrants, ordinary, 1885		—
State Warrants, ordinary, 1886		—
State Warrants, ordinary, 1887		—
State Warrants, ordinary, 1888		—

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

MARCHE DE LA NELLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporte aujourd'hui des ventes de 2,200 balles et 900 à arriver.

Les marchés sont stables.

Les cotons inférieurs sont de ¼ à ⅛c. plus bas que les cotons.

	Aujourd'hui		Hier	
Low Ordinary	7½	nom	7½	nom
Ordinary	7½	—	7½	—
Good Ordinary	8½	—	8½	—
Low Middling	8½	—	8½	—
Middling	8¾	—	8¾	—
Good Middling	9⅛	—	9⅛	—
Middling Fair	9½	—	9½	—
Fair	10⅛	nom	10⅛	nom

FUTURS

A peine stables.

Mars 8.52 — à — ; février — à — ; avril 8.56 à 8.58 ; mai 8.66 à 8.67 ; juin 8.73 à 8.74 ; juillet 8.80 à 8.81 ; août 8.80 à 8.81 ; septembre 8.61 à 8.65 ; octobre 8.56 à 8.58 ; novembre 8.50 à 8.52 ; décembre 8.50 à 8.52.

Les ventes comprennent 20 100 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à Galveston 8¾ à Mobile 8⅝ à Savannah 8⅝ à Charleston 8 à Wilmington 8½ à Norfolk 8⅞ à Baltimore 9¼ à Boston 8 15/16 à Philadelphie 9⅛ à Memphis 8⅞ à Augusta 8¾ à —.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Stable.

Cotons Middling Gulf 9¼.

FUTURS.

Calmes.

Janvier	— à —	février	— à —
mars	8.73 à 8.75	avril	8.74 à 8.75
mai	8.84 à 8.85	juin	8.93 à 8.94
juillet	8.90 à 8.91	août	9.03 à 9.04
septembre	8.93 à 8.94	octobre	8.95 à 8.97
novembre	8.93 à 8.98	décembre	8.87 à 8.89

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU NEF. A la Nlle Orléans depuis le 1er septembre 1.361.520 balles, même temps l'année dernière 1.338.[illegible] balles, à toute les ports des Etats Unis, 1.431.497 balles ; même temps l'année dernière, 6.348.640 balles.

EXPORTATIONS A LA NLLE-ORLÉANS.—De la Nouvelle-Orléans